



Hebdomadaire
T.M. : 660 000

☎ : 01 42 60 31 36
L.M. : 1 500 000

Le Canard
enchaîné

MERCREDI 9 FÉVRIER 2011

Lettres ou pas Lettres

Alors elle s'est mise à pleurer

Pour son septième polar, "La rivière noire" (Métailié), l'Islandais Arnaldur Indridason nous raconte une histoire, à la fois très simple et terrible, de viol et de vengeance.

DÈS les premières pages on a compris. Chez lui, un jeune homme se prépare deux cocktails assez forts, puis sort en ville. La soirée est déjà avancée, les bars sont pleins, il se fond dans la foule – surtout ne pas se faire remarquer –, et avise une jeune femme qui a l'air seule. Elle boit une margarita et fume deux cigarettes tandis qu'il la surveille de loin ; il s'approche, elle porte un tee-shirt barré de l'inscription « San Francisco », avec une toute petite fleur qui dépasse du F. « Vous y êtes déjà allée ? » demande-t-il, et une heure plus tard ils sortent ensemble du bar. « A ce moment-là, les effets du produit avaient déjà commencé à se faire sentir. Il lui avait offert une autre margarita. Alors qu'il revenait du comptoir avec la troisième consommation, il avait plongé sa main dans sa poche pour y prendre la drogue qu'il avait versée discrètement dans la boisson. Tout se passait pour le mieux entre eux, il savait qu'elle ne lui poserait aucun problème. » La même nuit la Criminelle est contactée par téléphone, on a retrouvé chez lui le cadavre d'un jeune homme égorgé, vidé de son sang, qui n'a pour tout vêtement qu'un tee-shirt portant l'inscription « San Francisco »...

Comment, avec un point de départ aussi mince et une intrigue aussi prévisible, car il est évident que le meurtre est lié au viol et qu'il s'agit d'une vengeance, comment Indridason réussit-il à captiver le lecteur ? C'est là tout l'art de celui qui nous avait déjà estomaqués avec « La cité des jarres » (sur le fichage génétique), « La femme en vert » (les violences conjugales) ou « Hiver arctique » (un meurtre raciste). Le suspense ? Quasi inexistant, on sait bien que l'enquête, menée avec lenteur, finira par conduire au coupable, sans course-poursuite haletante, ni irruption soudaine d'un serial killer, ni coup de théâtre spectaculaire. Le héros ? L'auteur s'offre le luxe de remplacer son inspecteur habituel, l'attachant et tourmenté Erlendur, qu'il envoie en vacances, par son adjointe, Elinborg, laquelle est pâlichonne en comparaison. Alors quoi ?

Alors les personnages. Ceux que rencontre Elinborg au cours de l'enquête de voisinage. Comme cette septuagénaire



auparavant sous l'emprise du Rohypnol, cette drogue qui efface les souvenirs, et qui peine à parler : « Mais c'est tellement... terrible de savoir... On ne peut plus jamais... On m'a pris quelque chose que je ne parviendrai jamais à récupérer, plus jamais, et ma vie ne sera plus jamais la même... » Les personnages, cette façon de les aborder avec empathie.

qui vit dans une chambre aux murs entièrement recouverts de papier alu : « Je ne dors pas beaucoup à cause de toutes ces ondes, voyez-vous. » Ou la mère du violeur, recluse dans sa petite maison villageoise : « Je me demande ce qui est le pire (...). Qu'il ait été assassiné ou qu'il ait commis un viol. » Ou cette jeune fille de ce même village qui s'enquiert de l'avancement de l'enquête en chuchotant d'une voix très basse pour que personne ne puisse entendre leur conversation... Les personnages existent, saisis d'un trait, d'un geste, ramassés dans un bref dialogue. Comme cette jeune femme, violée elle aussi quelque temps

Et de nous faire avancer peu à peu, grâce à eux, vers le cœur du mystère, vers l'horreur : le viol. Les vies saccagées. Les inexcusables salauds qui ont toujours des excuses. Ceux qui savent et se taisent. La rivière noire qui coule au fond de chacun. Dans ce polar, comme dans les autres d'Indridason, aucune complaisance envers le crime, mais ce regard dur, comme étonné et révolté à la fois, qui affronte cette aveuglante énigme : comment un homme peut-il descendre aussi bas ?

Jean-Luc Porquet

● 300 p., 19 €.